

LA HERSE 2 *La citadelle du Fhaz* ATT

Dans la Forteresse de Deglène, au coeur d'un conflit mortel, 150 hommes avaient inventé une légende à laquelle ils avaient fini par croire :

Une citadelle inaccessible.

L'un des rescapés de Deglène a poursuivi sa quête du mythe.

Il a découvert –mais pouvait-il échapper à son destin— cette citadelle improbable.

Etienne reçoit un message qui le convie à rejoindre cet ancien compagnon anonyme.

Aux confins d'un étrange désert, dressée parmi des salines, semble s'être matérialisée la Citadelle du Fhaz rêvée par les forçats de Deglène.

Les ennemis d'autrefois ont changé de nature, mais rôdent toujours.

Quel lien unit la Forteresse de Deglène et la citadelle du Fhaz ?

La vérité peu à peu se fait jour...

EXTRAITS LA HERSE 2 LE FHAZ

***Ces extraits peuvent être réduits
sauf la préface de Pierre Louÿs***

• • • • •

Il faut plonger de cette corniche dominant le grondement trouble de la ville. Plonger, tomber, étendre les bras pour s'imaginer des ailes, avant de s'écraser sur le pavé. La chute donc. Mais juste avant ce saut -jamais il n'osera- voilà que lui apparaît une issue, un écho à ce texte qui l'a si souvent troublé.

Trois objets forment un triangle : le sommet est sur ses genoux, l'Aphrodite de Pierre Louÿs, à droite sur un guéridon, un enregistrement, et en face, l'écran éteint de la télévision. Trois langages échelonnés dans le temps : l'écriture, le son, l'image. Il faut détruire ce triangle qui l'emprisonne ; en supprimant un sommet, les deux autres deviendront les bouts d'une ligne. Un fil d'équilibriste. La liberté ?.

■ ■ ■ ■ ■

Préface d'Aphrodite :

"...Hélas ! Le monde moderne succombe sous un envahissement de laideur. Les civilisations remontent vers le Nord, entrent dans la brume, dans le froid, dans la boue. Quelle nuit ! Un peuple vêtu de noir circule dans des rues infectes. A quoi pense-t-il ? On ne sait plus ; mais nos vingt-cinq ans frissonnent d'être exilés chez des vieillards... qu'il leur soit permis d'oublier dix-huit siècles barbares, hypocrites et laids, de remonter de la mare à la source..."

Il referme le livre, avec sa lumière sur les corps souples des courtisanes antiques. Une quête de la beauté.

■ ■ ■ ■ ■

Etienne prend la cassette trouvée dans sa boîte à lettres. Il s'y trouve comme une suite étrange à ce texte. Un sésame. Il écoute cette voix oubliée, pourtant familière qui parle sur un murmure de vagues et de cris d'oiseaux. Un message énigmatique, curieux mélange de tension et de sérénité :

"... 265^e jour de mon observation.

"La citadelle est calme, une lumière de miel baigne ma chambre, la fenêtre ouvre un rectangle bleu et or sur les rives du delta. Torrides sont les jours et brûlantes les nuits du Fhaz. Très loin, autrefois, une forteresse sombra sans avoir été conquise. Elle s'appelait Deglène. Et Deglène avait ici son double miroitant.

Le phénomène que nous avons provoqué nous échappe. La menace grandit de jour en jour. Le Pouvoir ne peut tolérer longtemps cette situation ; tôt ou tard il va arraisonner notre vaisseau. Le choc sera rude, mais s'il gagne la partie, il l'aura dans l'instant, perdue. Vick, une piste oubliée te mènera jusqu'à nous."

■ ■ ■ ■ ■

Devant le capot, la route d'un seul jet, va se planter dans de lointaines falaises rougeâtres qui soulignent d'un trait heurté le bleu cru du ciel. Etienne s'engage dans une steppe désolée ; sur la droite, s'étalent d'immenses salines aux reflets d'argent terni. Au-delà, une végétation d'ajoncs dresse de frêles touffes grises derrière lesquelles se devine la mer décolorée par d'innombrables ricochets de lumière. Etienne est loin des tièdes paysages où s'enfièvre Aphrodite... Une côte plate, désolée, venteuse, s'étire jusqu'au désert. La ligne des falaises montant de l'horizon dévoile une étroite gorge incisée par la route. Des souvenirs

assaillent brutalement Etienne. Deglène... *"une haute falaise se dressait derrière la forteresse... défense naturelle fissurée de passages presque impraticables... ils s'y étaient glissés une nuit de cauchemar afin de découvrir ce pays qu'on leur cachait, et qu'ils avaient recréé au plus profond de leurs rêves"* Le double étincelant de Deglène, se cacherait au-delà de cette falaise.

■ ■ ■ ■ ■

Demain, quelque chose attend au bout de la piste.

"Ma chambre est bleue et miel..."

Une oasis se cache quelque part dans cette terre étrange... Mais Etienne y croit-il encore quand le fantôme de Deglène semble planer sur le Fhaz.....

Droit dessus. Ils franchissent une invisible crête qui les bascule sur le versant descendant de ce qui reste horizontal. Cette nouvelle dimension les égare. Ils courent grisés vers le mirage. Cela étincelle parfois. Étincelle, sel, salines. il était question autrefois d'un fleuve perdu aux confins du Fhaz. Autrefois, il y a longtemps. Hier. La lueur se dérobe, Anton rageur accélère ; il la poursuivra jusqu'au soir, et avalera la nuit pour la retrouver au matin. Une eau noire, hostile les enserme, le Fhaz se dérobe. Les plages jaunes des phares dévoilent un défilé de rochers fantômes flottant sur un sol qui parfois ne les porte plus. Puis vient une piste cahoteuse comme le lit d'un torrent fossilisé. Le tableau de bord malmené par les vibrations, s'est éteint d'un coup, les phares vacillent.

"La grande pente les entraîne, comme à Deglène, cette Herse suicidaire pour vérifier le bon état du barrage électrifié."

Ils glissent sur une surface aux myriades de facettes cristallines qui provoquent un douloureux pétilllement de lumière. Douleur exquise. Blanc d'écume, le vaisseau se précise. Etienne refuse cette image : par superstition. Seule la réalité pourrait lui faire prononcer un nom. *"Diane, Denise, Daphné. D. tu te bouches les yeux."* Ça et là, des détails apparaissent, une tour, des coupoles, des créneaux, des passages obscurs entre des murs bleutés d'être trop blancs. Les contours de l'étrange édifice s'estompent dans une brume de chaleur, évaporée par le Fhaz. Une obstination du désert à l'effacer au fur et à mesure qu'elle se forme. C'est le dernier mirage. Les fortifications passées à la chaux forment une avancée de remparts en forme de proue, dressée face à une terre plate

envahie d'ajoncs. C'est bien la citadelle espérée.
"D comme Deglène." Mais ailleurs. "Ma chambre
est bleue et miel"... Y croire enfin ?

■ ■ ■ ■ ■

Ils glissent sur une surface aux myriades de
facettes cristallines qui provoquent un douloureux
pétilllement de lumière. Douleur exquise. Blanc
d'écume, le vaisseau se précise. Etienne refuse cette
image : par superstition. Seule la réalité pourrait
lui faire prononcer un nom. "Diane, Denise,
Daphné. D. tu te bouches les yeux." Ça et là, des
détails apparaissent, une tour, des coupoles, des
créneaux, des passages obscurs entre des murs
bleutés d'être trop blancs. Les contours de l'étrange
édifice s'estompent dans une brume de chaleur,
évanouie par le Fhaz. Une obstination du désert
à l'effacer au fur et à mesure qu'elle se forme.
C'est le dernier mirage. Les fortifications passées
à la chaux forment une avancée de remparts en
forme de proue, dressée face à une terre plate
envahie d'ajoncs. C'est bien la citadelle espérée.
"D comme Deglène." Mais ailleurs. "Ma chambre
est bleue et miel"... Y croire enfin ?

■ ■ ■ ■ ■

Ophélie s'enfonce la première dans la structure
vivante. Il y a peu d'escaliers, on passe d'un
niveau à l'autre par l'intermédiaire de rampes.
Elles plongent entre les murs, se cabrent le long
de contreforts garnis de balustrades ; aucune
construction n'est sur le même plan, chacune
possède une orientation particulière. Tout est
désert et silencieux, hors le murmure de la mer
et de furtifs bourdonnements du vent égaré dans
les passages. Le parcours continuellement brisé les
désoriente, les murs les repoussent, les rampes
les avalent, à droite, à gauche dans une confusion
perpétuelle.

■ ■ ■ ■ ■

Un homme jaillit de sa verroterie, la soixantaine
burinée, un visage fouineur, nez de rapace
prédateur d'odeurs, bouche perdue dans le buisson
argenté d'une barbe hirsute.
- J'ai distillé la nuit, la mer, et ces flaques
étranges qui frissonnent sous la lune.
L'Aldéhyde compose une musique de molécules,
sur des portées de verre.
Il a saisi un flacon rempli d'un liquide ambré.
Son regard perçant accède à l'univers imperceptible
des arômes.

■ ■ ■ ■ ■

Elle s'arrête
un instant, pensive, ses lèvres bougent et les mots
volent autour d'Etienne.

*"...ils entendent, ils voient,
N'écoutent, ne regardent,
Et vivent distraitement, en prenant au hasard,
Le reflet d'un amour, le fard d'un visage...
Ils croient les gestes vagues, ils frôlent sans
toucher..."*

Un vol d'actes manqués traverse le ciel.

Les lèvres de l'inconnue bougent toujours,
Etienne capte la suite du chant.

*"...désirent sans entrain, se contentent d'ébauches,
S'accoutument à l'attente, ne suffoquent jamais.
Dociles.. Et durant tout ce vide,
le sablier s'enfuit en riant aux éclats..."*

Elle s'en va, nonchalante, gardant pour elle les secrets de sa nuit..

■ ■ ■ ■ ■

Il a tout fait, Albert : guide pour aveugles,
transcripteur de messages de l'au-delà, sexeur
de poussins, gourou d'entreprise, relaxologue
formateur, plieur de cartonnages, enfileur de
perles de rideaux anti-mouches, plongeur, gigolo,
facilitateur de thérapie de groupe, palpeur de fruits,
de fesses... il ne sait plus. Peut-être a-t-il été
palpitateur, plieur d'entreprise, sexeur de cartons,
relaxologue de poussins... Fou dans sa tête, fou
dans ses rêves éveillés. Et l'amour qui toujours
s'échappe et vous blesse quand on croit l'avoir
apprivoisé. Cette dague invisible qui vous perce
le coeur...

■ ■ ■ ■ ■

- Des terroristes ?
- Non. Des agitateurs en puissance.
- Avez-vous des preuves ?
- Des présomptions, pour l'instant.
- Et que préconisez-vous monsieur Zolnod ?
ironise le Débatteur.
- Je suggère simplement d'éviter que cette
rumeur ne change d'état.
- Envoyons un agent, et attendons son rapport.

■ ■ ■ ■ ■

Un piano à queue écarlate est en suspension
dans l'ancienne chapelle de la citadelle. L'instrument
et son tabouret sont maintenus à mi-hauteur
de la nef par un réseau de câbles ; l'ensemble oscille,
d'inquiétants reflets sanglants serpentent sur son
corps laqué.

Une tour de guet, comme à Deglène...

Le passé poursuit Etienne : La centrale électrique de Deglène, qui envoyait sur le réseau son voltage mortel était moins bien équipée que ce repaire de prétendus pacifistes.

Un escalier, un couloir circulaire, une gaine de ventilation, l'annexe de la salle des ordinateurs, enfin la clé magnétique, un système que Léo a souvent utilisé quand il consacrait toutes ses facultés à la construction de ces engins auxquels les hommes abandonnent maintenant leur libre arbitre. L'odeur sèche, un rien poudreuse, de l'ozone indispensable à certains organes bioélectroniques de Kyo, le conduit avec certitude. Là, devant lui, se trouve la multi serrure qui défend les entrailles du géant.

Les enfants ont envahi la bulle orange d'où les adultes sont proscrits. C'est le royaume de l'arbre aux feuilles d'or, du professeur Grand Duc, de son cheval famélique, et de Tourne Cuivre, le maître de l'alambic ; des plantes miraculeuses exhale des senteurs chimériques. Ils sautent dans des flaques d'ombre aux jaillissements d'arcenciel. Ils ont décroché la lune, noyé Estragues dans un baquet de plumes volées aux oiseaux du delta, quand les chevaux sauvages les font jaillir des roseaux.

- Ce tutoiement... s'étonne le chef de la police.

Jamais Kyo n'a été programmé pour tutoyer.

- Si je te gave d'incertitude, de doute, tu ne seras plus un koordinateur, et pas davantage un homme, poursuit Randier.

- Quoi serai alors ?

Randier fait un geste d'ignorance.

- Mon oeil ne sait pas analyser ce geste, remarque Kyo.

- Il faudrait que tu puisses aimer.

- Aimer ? Je veux.

- Alors il vient ce dépanneur ? S'emporte le Débatteur.

- Ne m'interrompez pas s'il vous plaît, ou je ne calcule plus, lance Kyo. Je répète : aimer, aimer...

On joue à ça dans la molécule.

Randier hausse les sourcils.

- Ah tu connais ? Qui t'a dit ? Ici, ils ne savent pas ce qu'est la molécule.

- Des boules de couleur où on s'amuse.

- La Citadelle ne peut pas être investie avant quelques jours, susurre l'Observateur.

N°1 demande d'une voix lasse.

- Pourquoi ce sursis, monsieur Zolnod ?

- Une question vitale. Je ne peux en dire plus pour le moment. De toutes façons le bouclage devra comporter deux brèches.

Un lourd silence s'établit.

- Deux brèches ! Répète le Débatteur d'une voix blanche. Par où ils pourront s'échapper ? Zolnod confirme d'un simple signe de tête. Personne n'ose demander à l'envoyé de l'Andarcie, la raison de cette incompréhensible indulgence.

Sept chevaux surgissent d'un pas tranquille. Ils s'arrêtent brusquement, encolures arrondies, têtes dressées, flairant le sommeil des marais. Leurs longues queues fouettent d'invisibles insectes. Une vingtaine de mètres séparent hommes et chevaux, vingt mètres difficiles, ni terre ni eau. "Ohhh, ohhh," hèle Christine. L'appel, doux comme un soupir va caresser les animaux ; ils tressaillent, leurs croupes se ramassent, mais ils ne bougent pas.

"Ooohhh, oohhh."

La horde piaffe, troublant l'eau morte de grands cercles noirs, puis s'arrête à nouveau, pour observer la silhouette à la voix suave qui les invite. Plus que quelques mètres... leur souffle puissant devient perceptible. Christine fait un dernier pas, le cheval de tête se cabre, une vague agite la horde, prête à s'enfuir. Elle s'élançe, plonge sa main dans la crinière, l'animal hennit et se cabre... elle lui susurre des mots tendres inventés pour lui, pose sa tête au creux de son encolure ; il piaffe et se calme tandis qu'elle le caresse doucement. Alors les autres s'approchent, chacun choisit un animal, les flancs musclés au poil ras un peu moite tremblent sous leurs doigts. Au contact de cette chair palpitante, s'éveille un besoin de dévorer l'espace.

p 177

Etienne est le jouet d'un rite du fond des âges. Ses mains se tendent vers l'ébauche. Chaleur sous l'argile... les yeux rayonnent une nouvelle clarté. Elle attend. En longs effleurements, il lisse la boue, la change en chair, remodèle des formes qui attendaient ses doigts pour sortir de la nuit. Le corps se charge de lueurs éteintes où n'ose se risquer la lumière du matin. Christine appartient encore à la nuit, imprégnée de la buée argentée des salines.

Etienne poursuit son oeuvre, les seins de Christine sont froids glissants et durs, des grains de sable mêlés au limon roulent contre ses lèvres ; ses mains coulent sur les hanches : monter, descendre sans fin en lissant des galbes à croire qu'il crée, alors qu'il ne fait qu'arracher à la gangue une

perfection qui a toujours existé.
Victime de ses illusions, exaspéré il la courbe..

doucement et entre en elle ; ils roulent et s'immobilisent
entre ciel et terre.

Attendre. Prolonger ce moment d'union totale,
le savourer avant d'appeler à mi-voix le plaisir qui
n'attend qu'un frémissement pour les emporter.
Autour d'eux des copeaux d'argent fourmillent sur
la mer grise.

*"Christine, nous avons été lave, pierre, boue,
algue, fleur, arbre, animal, et puis un jour, Toi,
Moi."* Après combien d'errements, parfois proches
l'un de l'autre sans le savoir.

Tout prend enfin un sens dans cet espace
fragile, infini et complexe. Une explosion très
lente les désagrège en un élément léger, lumineux,
puis leurs corps se redessinent, un plaisir dur,
tranchant brûle leur chair qu'ils avaient oubliée.

Etienne poursuit seul son chemin. Au loin la
dent ivoire de la citadelle griffe le ciel.
Parvenu non loin de la baie, il écarte avec précaution
le rideau de roseaux. De longues colonnes
d'hommes en armes font mouvement vers la
citadelle, des casques brillent déjà sur la grève ;
les premiers détachements atteignent le pied des
remparts déserts.

Un gigantesque
feu d'artifice embrase la citadelle. D'épaisses
fumées multicolores débordent du chemin de
ronde, la forteresse n'est plus qu'une marmite de
pierre où bout un philtre monstrueux. De nouvelles
explosions crèvent les gaz denses comme de la
ouate, libérant avec des gerbes d'étincelles, des
odeurs pestilentielles. Tout le talent de l'Aldéhyde
s'exprime à rebours. Mille débris carbonisés
jaillissent, des pétards siffleurs, des hurlements
de sirènes, et les mugissements d'une corne de
brume achèvent de désorganiser l'adversaire.
De sa cachette, Etienne regarde la citadelle se
désagréger. Il voit défiler dans un éclatement
colossal, les souvenirs de son séjour. Ces boules
incandescentes, vertes, jaunes, rouges qui crèvent
le ventre mou de nuages clownesques sont celles
de la molécule, ces étincelles qui tracent des
araignées de feu dans le ciel balafré, ce sont les
rires, les amours, les colères, la frénésie des nuits
blanches de la citadelle. L'Aldéhyde a trouvé le
moyen d'arracher à la pierre les derniers échos
de la fête. Il ne restera bientôt qu'un squelette de
murs et de poutres calcinées.

Jadis les Cathares face à l'intolérance de

l'église Catholique...

Zolnod songeur inspecte la molécule : *la matière et l'anti-matière se détruisent si elles parviennent à se rencontrer : n'en serait-il pas de même pour certains hommes dont la rencontre aboutirait à une annihilation par leur contraire, et qui n'ont d'autre ressource pour survivre que de s'affronter en s'épargnant.*

Zolnod a quitté la Molécule pour arpenter solitaire, les rives de la citadelle....

????